

Jean Marie Mbowwa
Tshabola Kafumba

Mieux vaut tard que jamais



Préface

Après « L'OMBRE DE YOWA », J.M Mbowe lance sur le marché un texte romancé plein d'épisodes savoureux « MIEUX VAUT TARD QUE JAMAIS ».

La trame de « MIEUX VAUT TARD QUE JAMAIS » est une somme de faits vécus, relatés par une femme d'une quarantaine d'années et auxquels l'auteur a, bien sûr, ajouté un peu d'agrément tiré de son imagination si féconde.

Ladite trame se ramène à une suite d'événements : vie de couple parsemée de délices et de déboires ; vie de mésaventures truffée de semblants de victoires et de beaucoup d'échecs, vie d'ascèse professionnelle et de discipline d'un côté et, de l'autre celle d'effluves érotiques d'un médecin déchaîné et insatiable, toujours à la recherche des plaisirs charnels illicites, jouissant de son statut social et commettant bien des harcèlements sexuels impunis. Reflet de la société congolaise déchirée par tant de perversions érigées en

modes de vie « normale ». Le couronnement de la trame est un récit pathétique de l'histoire immédiate de triste mémoire : **L'histoire des événements odieux du Katanga de 1990 à 1993 que les médias et organismes tant nationaux qu'internationaux ont tus dans un mutisme cynique et coupable alors qu'il s'est agi d'un holocauste dont les victimes innocentes se comptent par millions et pour cause !**

L'instigateur no 1 est surpris devant la quantité du sang versé, ce qui précipitera probablement son passage dans l'au-delà ! Mais, curieusement, le maître du sinistre ouvrage respire encore l'air de ce monde, hissé dans ses fonctions de politicard divisionniste de mauvais goût, ce prétendu patriote a besoin d'une longue séance d'exorcisme purificateur. Loin de nous l'évocation de la loi du Talion.

Le sang humain a toujours crié vengeance et c'est biblique (Genèse 4,9-11 et 15)

« **MIEUX VAUT TARD QUE JAMAIS** »

Professeur Daniel MUTOMBO HUTU-MUKENA
Mulongeshi Wa cikunda, Professeur d'Université.

Prologue

1983-1984

Nous venions d'atterrir à l'aéroport international de Lubumbashi, deuxième ville de la République Démocratique du Congo (ex Zaïre) et souvent appelée capitale du cuivre à cause de la grande société Gécamines qui exploite principalement ce métal. Cette dernière était considérée comme un état dans l'état. Elle participait à 60% au budget de l'ex Zaïre.

Il était 14H30 quand le train de roues du Boeing 727 Scibe-Zaïre foulait le sol lushois sous une pluie battante de ce mois de décembre 1983. Il pleuvait et ventait en même temps à tel point que mon ami Vita s'en plaignait.

- Quel accueil ! sous la pluie naturelle, dit-il.
- Ne t'en fais pas mon ami, lui répondis-je, la pluie est une bénédiction.
- Merci de ta croyance ! me lança-t-il.
- N'oublie pas qu'il y a des pays désertiques. Ces

gens là ne voient pas de gouttes d'eau comme toi en ce moment.

– Oui, tu as raison. Je sais que tu as raison.

Effectivement avant d'atteindre la salle d'attente nous étions bien arrosés.

Deux heures plutôt, nous étions à Kinshasa où nous avions vécu durant notre jeunesse et nous devions quitter cette ville car nous venions d'être engagés à la Société Nationale de Chemins de Fer du Zaïre pour y travailler dans la Direction Financière. Nous étions dans le lot d'une trentaine d'universitaires recrutés à Kin pour la SNCZ. Avant de quitter Kinshasa, un des collègues de promotion nous avait mis en garde. Il avait refusé l'engagement à la SNCZ pour une raison qui, pour nous était banale à l'époque mais à la longue, dix ans après, l'histoire lui avait donné raison.

Dès que nous fûmes dans la salle d'attente, nous vîmes un papa, la soixantaine, tenant une pancarte, sur laquelle les lettres SNCZ étaient mentionnées. Il nous vit entrer, bien trempés et tout souriant, il sortit un bout de papier de sa poche et appela en notre direction.

– Mwela Bibingu ! Cria-t-il en premier lieu.

– Présent, dis-je en avançant vers lui tout en tenant mes deux sacs pleins de livres.

– Vita Lolo, cria-t-il de nouveau.

– Présent, répondit mon ami bien essoufflé à cause de son gros sac. Sa chemise nylon lui collait bien à la peau et le vent qui soufflait avait entamé son moral. Il tremblait de froid.

Le papa appela deux jeunes gens pour nous aider à transporter nos sacs dans le bus SNCZ. Il donnait des ordres en swahili aux porteurs.

– Mbiyo, mubeba bintu ya ba chiefs (vite, prenez vite les affaires des chefs)

– Quel est votre nom ? Lui demandais-je en m’installant dans le bus.

– Je m’appelle Kipenda Bukari, me répondit-il tout en me questionnant : Et vous deux, c’est quel service ?

– Nous sommes les financiers, lança Vita assis au dernier banc du véhicule.

– Mweye muku ba makutas, blagua-t-il (vous ! vous êtes de ceux qui possèdent l’argent)

– Oui, papa.

Le bus démarra vers le centre ville situé à vingt kilomètres de l’aéroport ; de gauche à droite, tout avait l’air sec, jaune de poussière, même les femmes qu’on regardait nous donnaient l’impression de s’être jeté la poussière jaune sur la tête. Le papa Kipenda nous conduisit dans le quartier Bel-air, Zone de Kampemba dans un hôtel situé sur l’avenus des plaines.

A l’entrée de l’hôtel se trouvait une pancarte avec mentions OMOSHABA ;

L’endroit était mal propre du premier coup d’œil. Les toilettes étaient communes et l’entretien des salles de bain, toilettes et même des chambres laissaient à désirer. Avant que Kipenda ne fasse démarrer son bus de voyage nous étions devant lui pour réclamer le changement d’hôtel.

– Mina shikiya (j'ai entendu vos doléances). Comme c'est le weekend, je vous change d'hôtel le lundi matin. Veuillez patienter pendant ces deux jours. Pointez-vous lundi matin à la Direction Générale.

La mort dans l'âme, on regarda Kipenda faire démarrer le bus et partir en agitant la main en signe d'au revoir.

Tout en grinçant les dents, nous nous présentâmes à la réceptionniste qui nous fit personnellement peur à cause de son visage. Je ne pus la regarder en face. Je me demandais en moi-même pourquoi elle était comme ça. Après avoir reçu nos clés nous nous dirigeâmes vers nos chambres. J'étais au numéro 5 et Vita au 8.

– Hé ! Dis donc, tu as vu le visage de la réceptionniste. J'ai une trouille terrible.

– Quelle trouille ! Tu es un farceur ! Me lança Vita et il continua ; c'est parce qu'elle voulait te ressembler.

– Comment donc ! Me ressembler ? C'est une femme et je suis un homme, criai-je à son endroit.

Vita se mit à rire et me regarda au moment où j'introduisais la clé dans la serrure.

– Elle voulait te ressembler par la peau, disons être bronzée comme toi, et, avoir une figure claire.

– Mais en bas ! Ajoutons aussi le postérieur, c'est comment ?

Vita me regarda quelques instants, très étonné de mes questions et réactions.

– Est-ce que toi Vita, tu peux baiser une telle femme avec un visage à faire peur et qui a deux

couleurs, coca-cola et Fanta orange ?

– A chacun ses problèmes, me dit-il.

– Tu ne m’as pas répondu, mon ami.

– Tu veux quoi ? Que je te dise ce que tu dois faire devant une femme ?

– Tu n’as pas répondu à ma question, Vita.

– Ça dépend d’individus mon ami.

– Moi, j’aime le noir uniforme, pas hybride ; je ne saurais pas descendre ma culotte.

– Pourquoi ? Me demanda-t-il.

– Parce que je ne vais pas me réveiller, à voir seulement le visage.

Il entra dans sa chambre en riant à gorge déployée. Il vint me rejoindre trente minutes plus tard. Et j’étais sur l’asphalte en face de l’entrée de l’hôtel. Je n’avais pas envie de l’attendre au niveau de la réception tant elle m’effrayait et je me sentais mal à l’aise. Etonnant même mon ami blaguait avec elle et j’admirais sa souplesse d’esprit. Nous sortîmes pour faire un tour dans le quartier et il me conduisit à travers le camp SNCZ jusqu’à la chaussée Kasenga.

Nous entrâmes dans un restaurant où l’on nous servit des morceaux de viande de vache et le fufu ; le service était relativement propre. Et l’on ajouta deux bières Simba pour rafraîchir la gorge.

Le lundi 23 décembre 1983, nous nous sommes réveillés de très bonne heure. Il nous fallut vingt minutes pour atteindre la Direction Générale. Nous sommes passés par les Ateliers Centraux où le gardien

à la porte nous regardait bizarrement et nous traitait de nouveaux.

– Ni basasa ! (ce sont de nouveaux !), laissez-les passer, ils vont à la Direction.

Nous nous présentâmes au service des relations publiques et dès notre entrée dans le bureau, le vieux Kipenda Bukari cria à notre endroit :

– Les voilà, nous présenta-t-il à d'autres agents de son bureau. Mwela Bibingu et Vita Lolo venant de Kinshasa depuis ce samedi.

Certains se mirent à rire à entendre nos noms.

– Bonjour les enfants, soyez les bienvenus, enchaîna Kipenda et qui se leva tout de suite pour nous amener auprès du chargé de l'accueil de nouveaux engagés et nous présenta avant de retourner dans son bureau. Le bureau du personnel était au rez-de-chaussée à l'entrée du bâtiment administratif.

– Mwela Bibingu et Vita Lolo, soyez les bienvenus parmi nous aux chemins de fer et ça va ? Jeunes gens ! Nous demanda le chargé du personnel.

– Ça va bien papa, nous lui répondîmes avec beaucoup de respect.

– Non, jeunes gens ! Ici je ne suis pas papa, je suis chef ; il faut m'appeler CHEF ;

– Pardonnez-nous, nous ne connaissons pas les habitudes de la maison ; on vient d'arriver.

– Oui, bon, je comprends mais ne recommencez plus...

– Oui chef, nous avons compris, chef.

– Ainsi donc ; je sais que vous n’avez rien, j’ai prévu pour vous un acompte pour votre survie durant deux semaines... Je vous apprends qu’à partir du 2 janvier, vous débutez la formation SNCZ.

– Oui, chef, bien compris, lui répondit-on dans une atmosphère de détente et tout le monde souriait dans le bureau.

– Ok ! Bonne journée et passez à la caisse au deuxième niveau pour retirer l’argent.

– Merci, chef et nous sortîmes du bout des pieds tout en fermant la porte avec précaution pour éviter un quelconque bruit.

– On change d’hôtel, ça pue ton hôtel et c’est très sale, on demande un autre bon de logement ; allons voir le chef Kipenda, dis-je à Vita qui se mit à rire. On était dans le couloir.

– D’abord, ce n’est pas mon hôtel, me rétorquait Vita.

– En tout cas, tu semblais bien t’y plaire, je t’ai entendu rire aux éclats avec la maman au visage noir et jaune et, je t’admire et ton courage aussi. Je te souhaite bon appétit.

– Ah ! Non, pas jusque-là.

– D’accord, on va chercher le bon de logement chez Kipenda, après, on verra.

Nous entrâmes de nouveau au bureau de Kipenda et dès qu’il nous vit, il se mit à sourire et se leva pour nous tendre un bon de logement pour un hôtel au centre ville.

– Merci, papa.

– Merci, à vous aussi et bonne semaine, lança-t-il.

Après avoir empoché notre bon de logement, nous nous sommes mis à gravir les deux étages pour nous présenter à la caisse principale où les documents de paiement nous attendaient. Nous nous sommes présentés au caissier ; lui aussi fier de lui-même.

– Chef, bonjour ; Mwela et Vita.

– Ok ! Un instant.

Il se mit à vérifier dans ses papiers et nous fit attendre tout au plus poireauter pendant une bonne vingtaine de minutes avant de nous appeler pour toucher notre acompte.

– Mon cher, il faut de la patience dans la vie, dis-je à mon ami.

– J’ajouterai même plus, elle est amère mais le fruit succulent.

Avec notre acompte sous les bras, nous descendîmes les escaliers au pas de course, destination hôtel pour déménager vers la ville.

A la sortie de Direction Générale, nous avions loué un taxi pour notre déménagement. L’acompte était suffisant et représentait beaucoup d’argent pour nous. C’était huit fois plus que le salaire mensuel d’un enseignant. Nous étions logés à l’hôtel de la gare au niveau du rez de chaussée.

Avant le début de la formation au mois de janvier 1984, nous avions encore six jours de repos.

– Que faisons-nous maintenant ? Demandai-je à

mon ami.

– Tu as déjà été à Jadotville ?

– L'actuelle Likasi ?

– Oui, c'est ça ; il paraît que c'était la ville la plus propre du pays.

– Tu peux avoir raison, mon ami ; mais avec tout ce qui se passe dans le pays, regarde un peu Kin la belle, comment elle est aujourd'hui ? Pas d'inconvénient, on y va pour cinq jours. D'ailleurs ma tante s'y trouve, elle sera heureuse de me revoir après tant d'années. Nous laissâmes le peu de nos objets au réceptionniste de l'hôtel pour nous diriger vers l'arrêt de bus.

Likasi se trouve à 130 km de Lubumbashi et c'est une ville essentiellement minière et industrielle. La majorité de la population travailleuse se retrouve à la Gécamines et SNCZ (SNCC). Les belles maisons appartiennent à ces deux sociétés qui y logent leurs agents. Les autres sociétés de la place font de l'entrepreneuriat auprès de la Gécamines.

Likasi, ex Jadotville, est célèbre non seulement dans le pays mais aussi dans les pays occidentaux pour avoir produit l'uranium. Ce dernier avait servi à la fabrication de la première bombe atomique larguée sur les villes japonaises ; Hiroshima et Nagasaki.

Nous avons atteint Likasi après deux heures de route. La différence était bien nette. Le colonisateur avait construit la ville ; les maisons étaient bien rangées avec les haies fleuries ou clôturées avec des murs bien peints à la différence des constructions des

autochtones dans un laisser aller indescriptible.

Nous avions retrouvé ma tante après une heure de recherche dans la commune de Kikula communément appelée la cité. C'était dans les après-midi. Quelle fut sa joie de me voir pour la première fois et ne cessait de crier MWELA ! Mon grand-frère, disait-elle en me regardant et pour quel motif ? Je ressemblais très fort à mon père et pour elle, il lui semblait que son grand-frère était venu lui rendre visite en personne.

Notre séjour, à Likasi, fut agréable bien qu'à cette période de décembre, il y faisait un peu froid chaque matin suite à la situation de la ville située à plus de mille mètres d'altitude. Ma bourse avait remis le sourire au sein de la famille quant au manger quotidien. Le mari de la tante était déjà pensionné ; notre arrivée ne pouvait être que de bon augure.

Ainsi, les cinq jours passés à Likasi, nous avaient-ils ragaillardis pour nous permettre d'affronter la formation SNCC. Le 1^{er} janvier, nous avons pris notre bus pour le retour à Lubumbashi à partir de 14 heures. A 16h 30, nous étions dans nos chambres à l'hôtel.

Le 02 janvier 1984, nous étions dès 7h30 du matin, dans la cour du centre de formation pour les cadres universitaires. Nous étions une quarantaine de jeunes gens recrutés un peu partout à travers le pays afin de redynamiser la société avec les jeunes cadres universitaires. On se saluait, on se présentait chacun à

son tour, tout en précisant de quel coin du pays on avait été engagé. Les mariés étaient rares car beaucoup d'entre nous étions encore célibataires et à la recherche de l'âme sœur.

A 8 heures pendant que nous commentions sur tout et rien entre nouveaux engagés, le Directeur de la formation entra dans la salle accompagné du chargé du personnel. Nous nous sommes mis debout à son entrée et il nous invita à nous asseoir puis accorda la parole au chargé du personnel qui nous avait accueillis en tant que chef.

– Bonjour ! Commença-t-il par nous saluer. Je voudrais vous signaler que pour ceux qui seraient malades suite au changement de climat, le dispensaire pour les agents de maîtrise et cadres se trouve sur l'avenue Maniema. Je vous prierais de passer au personnel pour le retrait du carnet médical. Je vous remercie de votre attention.

– Merci, chef, cria la salle à la fin de son mot. Tout fier de lui-même, il se retira.

Le Directeur de formation reprit la parole pour nous donner le programme de la formation et ce, pendant six mois. La formation s'est poursuivie sans heurts. Et comme tout le monde j'avais récupéré mon carnet médical au service du personnel. Mon nom y était inscrit seul et c'était normal, j'étais célibataire, très gai et sans problème. Beaucoup me traitaient de blagueur, de comédien qui faisait rire son entourage facilement. Et de fois certains ne me prenaient pas au

sérieux quand je posais un problème même important.

C'est ainsi qu'un vendredi après la formation, suite à une libération après 10 heures du matin, je me rendis au dispensaire sis avenue Maniema. Le dispensaire était composé de deux bâtiments dont un faisait face à l'avenue et l'autre derrière le premier.

Je me présentais au secrétariat vers 10h30 et l'infirmière prit mon carnet pour l'introduire auprès du médecin. Quelques instants après, on me fit signe d'entrer dans le cabinet du médecin à qui je fis part de mes malaises. Le médecin était un papa de taille courte avec un ventre bedonnant, il avait l'air calme. Dès que je lui présentai mes symptômes, il récupéra mon carnet pour y transcrire les différents médicaments à retirer à la pharmacie.

Tout en me levant, je lui disais merci chef, et reprenais mon carnet pour me diriger vers la pharmacie. Cette dernière était située dans le couloir ayant une porte à sa gauche et une fenêtre pour remettre les médicaments. Je m'y présentai, mais il n'y avait personne à l'intérieur. Je m'asseyais sur le banc devant la pharmacie.

Je la vis venir traversant l'avenue vers le dispensaire. Elle avait une démarche élégante dans sa blouse blanche. Les cheveux, très noirs et longs descendaient jusqu'aux épaules. Elle me trouva assis sur le banc en train de la suivre comme elle entrait dans le couloir. Elle remarqua bien que je la scrutai de mes yeux ouverts d'admiration. Sa peau noire n'avait

pas de tâche ; de la tête au pied, la couleur noire y était et bien naturelle. Elle était belle naturellement dans sa peau noire d'africaine. Les globes sous la blouse étaient bien fermes et avaient tendance à déchirer la blouse.

– Bonjour, me lança-t-elle en arrivant à mon niveau.

– Bonjour, chef, répondis-je tout en me mettant debout, elle me tendit une main douce et mince qui fut engloutie par la mienne.

A côté de moi, je sentis son odeur qui m'enivra, pendant quelques instants. Son parfum était léger et bon. Debout aussi à côté de moi, elle m'arrivait juste aux épaules, j'avais vingt bons centimètres de plus qu'elle en taille, quand elle sourit, je remarquai ses dents blanches bien plantées dans ses mâchoires.

– Je t'attends chef, lui dis-je.

– Comment donc ! tu m'attends, me répliqua-t-elle, se tournant, elle entra dans la pharmacie.

– Mwela Bibingu ! Cria-t-elle de l'intérieur de la pharmacie.

– Présent chef, répondis-je et elle se mit à rire tout en me présentant les produits prescrits par le médecin.

– Chef, tu me connais à présent. Quant à moi, je ne te connais pas.

– C'est à dire quoi ? Monsieur !

– C'est-à-dire comment je vais t'appeler par exemple. Ma belle, même en cours de route.

– Je m'appelle Amote, tout en me regardant en face.

– Et l'autre nom ou post nom, enchainais-je.

– Amalanda !

– Quel joli nom, ma chère tu sais que ça signifie ?

– Oh ! C'est un nom de famille comme tout autre.

– Très beau nom dont la signification est Je t'aime Amalanda. Elle me regarda par la fenêtre de la pharmacie, bien ennuyée.

Je récupérai mon paquet de médicaments et sortis du dispensaire avec l'image de la belle noire dont les yeux trahissaient quelque chose indéfinissable que je cherchais à comprendre mais ne pigeais rien suite à mon innocence en matière féminine. Elle m'avait tellement attirée que je passais à voir son sourire sur ses dents blanches, ses cheveux noirs et longs sur ses épaules sans tâches et je pensais aux deux seins dont la fermeté cherchait à trouer le tissu blanc. Je passai cette journée avec les images entremêlées d'Amote. Tantôt son sourire passait devant mes yeux, tantôt c'est sa ferme poitrine qui réveillait en moi un courant électrique.

Après un tour à travers la ville, je rentrai au niveau du grand bâtiment administratif pour téléphoner au dispensaire. Je ne tenais plus, je voulais entendre sa voix. Etais-je foudroyé ? Au coup de sonnerie, la secrétaire du dispensaire prit le combiné.

– Allo ! Bonjour, que puis-je pour vous ?

– Bonjour ! Madame puis-je avoir l'infirmière

Amote de la pharmacie, s'il vous plaît !

– Ok, un instant, je vais l'appeler, patientez au téléphone.

– Bien merci et je ne pouvais qu'exécuter son ordre.

– Allo ! Amote à l'appareil, s'annonça-t-elle.

– Mwela, dis-je. Je m'excuse de te déranger, où tu es logée ? Demandai-je.

– Pour quel motif ?

– Tu ne peux pas causer avec les gens ! Moi, je ne connais pas la ville ; je m'ennuie dans ma chambre, ainsi avant de dormir je peux passer te voir et discuter ; je ne pense pas que ça soit un péché d'Israël.

– Bon, ok (et après un silence au téléphone), je suis logée à l'hôtel Cosmos et je ne pense pas que tu vas te perdre.

– Perdu ! J'irai à la radio faire un communiqué en citant ton nom et tu viendras me chercher là, c'est plus sûr.

– Bien, à ce soir et je l'entendis rire en déposant le combiné.

Ouf ! Je remarquai que j'avais transpiré au téléphone. Bizarre pour un monsieur qui se considérait toujours costaud et dur devant les femmes ! Une chose dont j'étais sûr maintenant, Amote avait une forte personnalité ; elle n'était pas facile à manipuler et une personne à qui on racontait n'importe quoi parce qu'elle est femme. Je me mettais sur mes gardes ; il ne fallait pas la brusquer dans les dires.

Je rentrai à mon hôtel me reposer et vers 14 h je fis un crochet dans un petit restaurant sur l'avenue Moero où l'on me servit du poisson frais à la sauce tomate et fougou. Je regagnai mon hôtel afin de siester jusque 15 h. Et après une douche, j'étais prêt pour un tour à travers la ville.

L'hôtel Cosmos était tenu par les Grecs et la société avait un contrat avec le gérant pour y loger les agents en attente de logement. L'hôtel est un vieux bâtiment aux murs gris dont la couleur se détachait déjà suite au non-entretien depuis plusieurs années.

J'y entrai à 19h sans passer par la réception et je vis deux enfants qui jouaient ensemble par terre dans la cour de l'hôtel. Je m'inclinai pour les saluer, mais ils me regardaient sans mot dire. Ils me voyaient pour la première fois.

– Bonsoir, dis-je à la fillette dont j'estimais l'âge à cinq ans.

– Bonsoir, répondit-elle. Je remarquai qu'elle ressemblait à l'infirmière.

– Comment tu t'appelles ? Continuai-je.

– Joly.

– Très bien, Joly et ton petit frère alors !

– Lui, c'est Papy.

Je sentis en elle ce regard vif et interrogateur de sa mère. Je tirai une chaise et m'assis tout en prenant papy sur mes genoux. Leur maman avait tout suivi de la chambre et quand elle en sortit c'était pour me taquiner, elle était debout à l'entrée de la chambre et